

cientes ! Tous les automatismes qu'on vous a créés, le bien, le mal, le beau, le laid, « Tu seras puni si tu fais ça », « Tu seras récompensé si tu fais ça », tous les jugements de valeur, tous les préjugés, sont inscrits dans le système nerveux, et vous ne savez pas comment ! Vous ne vous en rendez jamais compte.

— C'est ce qui vous fait dire carrément que l'humanité n'est qu'une « foire d'empoigne transfigurée par les justifications langagières. »

— Bien sûr ! Prenez par exemple le mot chien. Selon que vous avez été mordu par un chien ou que vous êtes une grand-mère qui n'a plus qu'un chien comme vieil ami, ce mot ne va pas évoquer les mêmes choses. Et c'est avec ça que vous allez communiquer.

« Et encore, avec le mot chien, ça va tout seul. Mais quand vous parlez de démocratie, de droits, de devoirs, de discipline, de liberté, alors là, c'est la bouteille à l'encre. C'est ce qui fait que les gens se tuent, qu'il y a le Cambodge, Begin, l'Afghanistan, Pinochet, le Salvador... Tout le monde croit détener la vérité. Alors qu'il s'agit tout simplement de la recherche de la dominance.

— Recherche de la dominance ?

— Quant votre système nerveux rencontre des êtres ou des objets qui vous font plaisir, il a envie de renouveler ce plaisir. Or pour le renouveler, une seule solution : il faut que les objets restent à votre disposition. Un gosse qui s'amuse avec un jouet ne voudra absolument pas le donner. Mais s'il s'en fiche, vous pouvez le lui prendre facilement. On dit : c'est *ma* femme, *ma* bagnole, *ma* chaîne hi-fi, *ma, ma, ma...* parce que c'est gratifiant.

« S'il y avait une machine à donner des coups de pieds au cul et que vous vous asseyiez dessus, vous ne diriez pas : *ma* machine à coups de pieds au cul ! Voilà le problème ! La recherche de la dominance crée la notion de propriété. Et c'est là-dessus que toutes nos lois sont bâties.

— Et quand nous nous trouvons devant une situation désagréable, le système nerveux réagit par la fuite ou la lutte, deux réactions que vous décrivez longuement dans « Mon oncle d'Amérique ».

— Oui. Mais lorsqu'on ne peut ni fuir, ni lutter, j'ai découvert dans le système nerveux un autre centre de nerfs cérébraux qui aboutissent à ce que j'ai appelé l'inhibition, le blocage de l'action. J'ai mis en évidence ce système inhibiteur de l'action, le S.I.A., et situé les principales aires cérébrales qui le constituent.

« Quand ce système se met en marche, il gouverne toute la pathologie et pas seulement ce qu'il est convenu d'appeler les maladies psychosomatiques, mais aussi la pathologie infectieuse, tumorale, cardiovasculaire, etc.

« C'est une certitude qui commence à intéresser les Anglo-Saxons. J'ai fabriqué cette année une drogue pour bloquer ce mé-

canisme de l'inhibition, mais il y a douze ans que je l'ai trouvée.

« Je l'ai fait pour m'amuser, si l'on peut dire, car je ne pense pas que la pharmacologie soit le début de l'évolution humaine. Ce qu'il faut, c'est apprendre à connaître cet instrument pour lequel on ne vous demande jamais de permis de conduire et qui est pourtant plus compliqué à manier qu'un moteur à explosion : le cerveau.

— Cette connaissance du cerveau ne rend pas très optimiste si on se rend compte que nous sommes automatisés à 95 % ! Et les 5 % restant ?

— L'animal a une connaissance du monde limitée parce que son système nerveux est uniquement soumis à son environnement. Supposons maintenant que vous ayez les moyens — et nous les avons — d'associer ces éléments qui nous entourent d'une façon différente de celle où ils vous sont imposés.

« Par exemple, vous allez associer la couleur de ce crayon avec la forme de cette boîte d'allumettes. Vous allez créer un nouvel ensemble avec des éléments séparés. Ce nouvel ensemble n'existe pas dans la nature. C'est ça, l'imaginaire.

« Le petit d'humain est déjà plus que le chimpanzé parce qu'il a à sa disposition dès le départ le moyen d'associer de façon originale ses expériences. Il a la possibilité d'associer les voies neuronales codées par l'expérience d'une façon nouvelle. Les 5 % dont vous parlez (on ne peut mesurer si précisément !) c'est l'imagination, une force créatrice puisqu'elle nous sort de nos automatismes. Malheureusement, toute la société est organisée pour qu'on ne s'en serve pas. Trop de structures, de préjugés, de jugements de valeur seraient remis en question.

— Dans un de vos livres (2) vous faites l'éloge de la fuite, de la fuite dans l'imaginaire. Ce n'est pas très positif.

— Comment ça ? Vous venez de faire la démonstration de ce que je disais précédemment, en accolant au mot fuite un jugement de valeur négatif. Or pour moi, ancien marin, la fuite, c'est ce qui permet de sauver sa peau. C'est ce qui permet de retrouver une situation nouvelle. Seulement, les gens n'aiment pas celui qui fuit. On dit qu'il n'a rien dans le ventre, etc. Puisque vous êtes chrétien, souvenez-vous du Christ au mont des Oliviers. Il dit à son père : « Ne me laissez pas boire cette coupe jusqu'à la lie. » Il cherchait la fuite comme tout le monde.

— A propos du Christ, vous en parlez comme d'un « ami personnel » qui vous accompagne pendant tous vos travaux.

— Mon amitié pour lui a grandi surtout lorsque ma vie scientifique et sociale m'a fait comprendre que sa crucifixion ne fut rien à côté des tortures que ses protagonistes ont

fait endurer depuis à son message. Ils ont encore fait de la grammaire, une grammaire intéressée et non de la sémantique.

« Pour moi, je me contente d'aller saluer quand j'en ai le temps, celui qui disait à cette brave Marthe faisant la cuisine, qu'elle pe daît le sien et que Marie, assise à ses pieds écoutant sa parole, Marie qui avait choisi connaissance, avait choisi la meilleure parce que celle qui ne lui serait pas enlevée.

« Celui qui chassait les marchands du temple, ce temple qui est la maison de Dieu, c'est-à-dire nous-mêmes. Celui qui aimait quand même le jeune homme riche, ce jeune homme, vous vous souvenez, qui faisait tout ce que le Christ conseillait de faire et demandait ce qu'il pouvait faire encore plus : « Abandonne tout et suis-moi. » Le petit jeune homme n'osa pas et resta triste. Le Christ l'aima car il était seul sans doute à le savoir enchaîné par ses automatismes socio-culturels.

« Celui qui, avant Freud, savait que les hommes devraient être pardonnés parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font et obéissent à leur inconscient. Celui qui s'opposait à la lapidation des femmes adultères et conseillait de ne pas juger si l'on voulait ne pas être jugé. Celui qui, à quatorze ans, refusait de suivre sa mère et ses frères qu'il prétendait ne pas connaître. Sainte Famille et doux Jésus !

« Celui qui racontait des histoires invraisemblables où les ouvriers de la dernière heure étaient aussi bien payés que ceux de la première. Saintes échelles hiérarchiques ! On comprend que, par la suite, les hommes aient préféré qu'une telle organisation soit valable pour l'autre monde mais surtout pour celui-ci !

— Au point où vous êtes de cette recherche fondamentale sur le comportement humain, pensez-vous que ce monde pourrait être autrement, moins violent ?

— Tant que l'on n'aura pas appris à l'enfant, avant la table de multiplication et les problèmes de robinets, ce qu'est son cerveau, à quoi ça lui sert, comment ça fonctionne... Tant qu'on ne lui aura pas appris à se méfier de ses paroles, de ses idées, de ses pensées, à être très réservé par rapport à lui-même et donc par rapport aux autres sans vouloir rien imposer, je pense qu'on ne fera pas grand chose de nouveau.

Ainsi parle Henri Laborit, auteur de vingt-quatre ouvrages de recherche fondamentale ou de vulgarisation scientifique et qui en prépare un autre pour la rentrée intitulé « La colombe assassinée ». Tout un programme... pour détailler comment fonctionnent la violence dans nos sociétés postindustrielles.

En sortant de l'hôpital Boucicaud, j'ai été mandé à trois jeunes internes s'ils avaient déjà rencontré Henri Laborit. Réponse : « Dans quel service est-il ? Non, on ne connaît pas. Vous êtes bien sûr qu'il travaillait ici ? »

Tiens, j'ai peut-être rêvé...

Didier WILLIAM

(2) « L'Éloge de la fuite », par Henri Laborit, éditions Idées, Gallimard. On pourra lire également, pour mieux connaître la pensée du professeur Laborit « L'homme imaginant » et « La nouvelle grille » chez le même éditeur.